

Rainer Maria Rilke

Lettres à un jeune poète



BeQ



Rainer Maria Rilke

Lettres à un jeune poète

Sur le jeune poète – Sur le poète

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Classiques du 20^e siècle*

Volume 8 : version 1.0

Image de couverture :
Bernard Lacombe,
Portrait de Rainer Maria Rilke.

Édition de référence :
Rainer Maria Rilke, *Œuvres I : prose*,
Paris, Le Seuil.

Lettres à un jeune poète

(Traduction de Bernard Grasset)

Préface de l'édition allemande

C'était à la fin de l'automne 1902. J'étais assis dans le parc de l'Académie militaire de Wiener-Neustadt, sous d'antiques châtaigniers. Je lisais. Ma lecture me prenait à ce point que je remarquai à peine qu'Horacek, aumônier de l'Académie, homme érudit et bon, venait vers moi. Il me prit des mains le volume que je tenais, contempla sa couverture et hocha la tête : « Poèmes de Rainer Maria Rilke ! » dit-il, songeur. Il feuilleta, parcourut quelques vers, jeta au loin un long regard et conclut : « Ainsi donc l'élève René Rilke est devenu un poète. »

Il m'entretint de Rilke, enfant chétif et pâle. Ses parents, quinze ans auparavant, l'avaient mis au Prytanée militaire de Sankt-Poelten, pour le préparer à la carrière d'officier. Horacek était alors aumônier de cette école. Il se souvenait fort bien de son élève d'autrefois. Rilke était un garçon silencieux, sérieux, très doué ; il se tenait

volontiers à l'écart et supportait avec patience le joug de l'internat. Après quatre ans d'études, il passa avec ses camarades à l'École militaire supérieure, qui se trouvait à Maehrisch-Weisskirchen. Mais là, sa constitution devait se révéler par trop faible. Ses parents le retirèrent de l'école pour lui faire poursuivre ses études près d'eux, à Prague. Qu'était, depuis lors, devenue sa vie, Horacek n'en savait rien.

Sitôt après cet entretien, je décidai d'envoyer à Rainer Maria Rilke mes essais poétiques et de lui demander de les juger. Ayant à peine vingt ans, au seuil d'une carrière que je sentais en tout point contraire à mes goûts, je pensais que si quelqu'un devait me comprendre, c'était bien le poète de *Mir zur Feier*. Presque à mon insu une lettre prit naissance qui accompagna mes poèmes : je m'y ouvrais plus entièrement que je ne l'avais fait et que d'ailleurs je ne devais jamais le faire.

De longues semaines passèrent avant que la réponse ne me parvînt. Celle que je reçus enfin portait, avec un cachet bleu, le timbre de Paris et pesait lourd dans la main. L'écriture claire, belle

et sûre, de l'enveloppe se retrouvait sur les feuillets de la lettre, de la première à la dernière ligne. Ma correspondance avec Rainer Maria Rilke, qui commençait ainsi, dura jusqu'en 1908. Ensuite elle s'espaça : la vie m'avait poussé sur des voies dont précisément aurait voulu m'écarter l'intérêt chaleureux, tendre et touchant du poète. Mais là n'est pas l'important. L'important, ce sont les dix lettres que voici. Elles valent pour la connaissance de cet univers, dans lequel Rainer Maria Rilke a vécu et créé ; elles valent pour ceux qui grandissent et se forment maintenant, pour ceux qui se formeront demain. Mais quand un prince va parler, on doit faire silence.

Franz Xaver Kappus.

Berlin, juin 1929.

I

Paris, le 17 février 1903.

Cher Monsieur,

Votre lettre vient à peine de me parvenir. Je tiens à vous en remercier pour sa précieuse et large confiance. Je ne peux guère plus. Je n'entrerai pas dans la manière de vos vers, toute préoccupation critique m'étant étrangère. D'ailleurs, pour saisir une œuvre d'art, rien n'est pire que les mots de la critique. Ils n'aboutissent qu'à des malentendus plus ou moins heureux. Les choses ne sont pas toutes à prendre ou à dire, comme on voudrait nous le faire croire. Presque tout ce qui arrive est inexprimable et s'accomplit dans une région que jamais parole n'a foulée. Et plus inexprimables que tout sont les œuvres d'art, ces êtres secrets dont la vie ne finit pas et que côtoie la nôtre qui passe.

Ceci dit, je ne puis qu'ajouter que vos vers ne

témoignent pas d'une manière à vous. Ils n'en contiennent pas moins des germes de personnalité, mais timides et encore recouverts. Je l'ai senti surtout dans votre dernier poème : *Mon âme*. Là quelque chose de propre veut trouver issue et forme. Et tout au long du beau poème *À Léopardi* monte une sorte de parenté avec ce prince, ce solitaire. Néanmoins, vos poèmes n'ont pas d'existence propre, d'indépendance, pas même le dernier, pas même celui à Léopardi. Votre bonne lettre qui les accompagnait n'a pas manqué de m'expliquer mainte insuffisance, que j'avais sentie en vous lisant, sans toutefois qu'il me fût possible de lui donner un nom.

Vous demandez si vos vers sont bons. Vous me le demandez à moi. Vous l'avez déjà demandé à d'autres. Vous les envoyez aux revues. Vous les comparez à d'autres poèmes et vous vous alarmez quand certaines rédactions écartent vos essais poétiques. Désormais (puisque vous m'avez permis de vous conseiller), je vous prie de renoncer à tout cela. Votre regard est tourné vers le dehors ; c'est cela surtout que

maintenant vous ne devez plus faire. Personne ne peut vous apporter conseil ou aide, personne. Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire : examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? Ceci surtout : demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : « Suis-je vraiment contraint d'écrire ? » Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse. Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple : « *Je dois* », alors construisez votre vie selon cette nécessité. Votre vie, jusque dans son heure la plus indifférente, la plus vide, doit devenir signe et témoin d'une telle poussée. Alors, approchez de la nature. Essayez de dire, comme si vous étiez le premier homme, ce que vous voyez, ce que vous vivez, aimez, perdez. N'écrivez pas de poèmes d'amour. Évitez d'abord ces thèmes trop courants : ce sont les plus difficiles. Là où des traditions sûres, parfois brillantes, se présentent en nombre, le poète ne peut livrer son propre moi

qu'en pleine maturité de sa force. Fuyez les grand sujets pour ceux que votre quotidien vous offre. Dites vos tristesses et vos désirs, les pensées qui vous viennent, votre foi en une beauté. Dites tout cela avec une sincérité intime, tranquille et humble. Utilisez pour vous exprimer les choses qui vous entourent, les images de vos songes, les objets de vos souvenirs. Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas. Accusez-vous vous-même de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses. Pour le créateur rien n'est pauvre, il n'est pas de lieux pauvres, indifférents. Même si vous étiez dans une prison, dont les murs étoufferaient tous les bruits du monde, ne vous resterait-il pas toujours votre enfance, cette précieuse, cette royale richesse, ce trésor des souvenirs ? Tournez là votre esprit. Tentez de remettre à flot de ce vaste passé les impressions coulées. Votre personnalité se fortifiera, votre solitude se peuplera et vous deviendra comme une demeure aux heures incertaines du jour, fermée aux bruits du dehors. Et si de ce retour en vous-même, de cette plongée dans votre propre monde, des vers vous viennent,

alors vous ne songerez pas à demander si ces vers sont bons. Vous n'essaierez pas d'intéresser des revues à ces travaux, car vous en jouirez comme d'une possession naturelle, qui vous sera chère, comme l'un de vos modes de vie et d'expression. Une œuvre d'art est bonne quand elle est née d'une nécessité. C'est la nature de son origine qui la juge. Aussi, cher Monsieur, n'ai-je pu vous donner d'autre conseil que celui-ci : entrez en vous-même, sondez les profondeurs où votre vie prend sa source. C'est là que vous trouverez la réponse à la question : devez-vous créer ? De cette réponse recueillez le son sans en forcer le sens. Il en sortira peut-être que l'Art vous appelle. Alors prenez ce destin, portez-le, avec son poids et sa grandeur, sans jamais exiger une récompense qui pourrait venir du dehors. Car le créateur doit être tout un univers pour lui-même, tout trouver en lui-même et dans cette part de la Nature à laquelle il s'est joint.

Il se pourrait qu'après cette descente en vous-même, dans le « solitaire » de vous-même, vous dussiez renoncer à devenir poète. (Il suffit, selon moi, de sentir que l'on pourrait vivre sans écrire

pour qu'il soit interdit d'écrire.) Alors même, cette plongée que je vous demande n'aura pas été vaine. Votre vie lui devra en tout cas des chemins à elle. Que ces chemins vous soient bons, heureux et larges, je vous le souhaite plus que je ne saurais le dire.

Que pourrais-je ajouter ? L'accent me semble mis sur tout ce qui importe. Au fond, je n'ai tenu qu'à vous conseiller de croître selon votre loi, gravement, sereinement. Vous ne pourriez plus violemment troubler votre évolution qu'en dirigeant votre regard au dehors, qu'en attendant du dehors des réponses que seul votre sentiment le plus intime, à l'heure la plus silencieuse, saura peut-être vous donner.

J'ai eu plaisir à trouver dans votre lettre le nom du professeur Horacek. J'ai voué à cet aimable savant un grand respect et une reconnaissance qui durent déjà depuis des années. Voulez-vous le lui dire ? Il est bien bon de penser encore à moi et je lui en sais gré.

Je vous rends les vers que vous m'aviez aimablement confiés, et vous dis encore merci

pour la cordialité et l'ampleur de votre confiance. J'ai cherché dans cette réponse sincère, écrite du mieux que j'ai su, à en être un peu plus digne que ne l'est réellement cet homme que vous ne connaissez pas.

Dévouement et sympathie.

Rainer Maria Rilke.

II

Viarregio, près Pise (Italie),

le 5 avril 1903.

Excusez-moi, cher Monsieur, si je ne me souviens qu'aujourd'hui – et avec gratitude – de votre lettre du 24 février. J'ai été souffrant tous ces temps-ci, non pas malade à vrai dire, mais accablé d'une lassitude qui tenait de l'influenza et me rendait incapable de quoi que ce fût. À la fin, rien ne changeant, je suis parti vers cette mer du Midi qui m'avait déjà été bienfaisante. Mais je ne suis pas encore d'aplomb. Écrire me pèse.

Prenez donc ces quelques lignes pour beaucoup plus.

Il faut d'abord que vous sachiez que vos lettres me font toujours plaisir. Je vous demande seulement de l'indulgence pour les réponses. Elles vous laisseront peut-être souvent les mains vides, car, au fond, et précisément pour l'essentiel, nous sommes indiciblement seuls. Pour se conseiller, pour s'aider l'un l'autre, il faut bien des rencontres et des aboutissements. Toute une constellation d'événements est nécessaire pour une seule réussite. Aujourd'hui je ne voudrais vous parler que de deux choses.

D'abord de l'ironie. Ne vous laissez pas dominer par elle, surtout à vos heures de sécheresse. Dans les moments créateurs efforcez-vous de vous en servir comme d'un moyen de plus pour saisir la vie. Employée pure, elle aussi est pure ; il ne faut pas en avoir honte. Si vous vous sentez trop de penchant pour elle, si vous redoutez avec elle une intimité grandissante, tournez-vous vers de grandes et graves choses, en face desquelles elle devienne petite et comme

perdue. Gagnez les profondeurs : l'ironie n'y descend pas. Si elle vous accompagne jusqu'aux bords de la grandeur, cherchez si elle répond à une nécessité de votre être. Sous l'action des choses graves, ou bien elle se détachera de vous (c'est qu'elle n'était là que par accident), ou, vous étant vraiment innée, elle se forgera elle-même en instrument précieux et prendra sa place dans l'ensemble des moyens dont vous devez former votre art.

La seconde chose dont je voudrais vous entretenir est la suivante :

De tous mes livres peu me sont indispensables : deux sont toujours parmi les choses à ma portée, où que je sois. Ici même ils sont près de moi. Ce sont : la Bible et les livres du grand poète danois Jens Peter Jacobsen. À propos, connaissez-vous ses œuvres ? Vous pouvez facilement vous les procurer. Une partie en a paru, très bien traduite, dans la Bibliothèque Reclam. Procurez-vous le petit volume *Six nouvelles* et le roman *Niels Lyhne*. Commencez par la première nouvelle, qui a pour titre *Mogens*.

Un monde vous saisira : le bonheur, la richesse, l'insondable grandeur d'un monde. Vivez quelque temps dans ces livres, apprenez-y ce qui vaut, selon vous, d'être appris ; mais surtout aimez-les. Cet amour vous sera mille et mille fois rendu, et quoi que devienne votre vie, il traversera, j'en suis certain, le tissu de votre être, comme une fibre essentielle, mêlée à celles de vos propres épreuves, de vos déceptions et de vos joies.

S'il me fallait dire de qui j'ai appris quelque chose sur la nature créatrice, ses sources, ses lois éternelles, deux noms seulement me viendraient ; celui de Jacobsen, le grand, grand poète, et celui d'Auguste Rodin, ce sculpteur qui n'a pas son égal parmi tous les artistes d'aujourd'hui.

Et que tout vous réussisse !

Votre

Rainer Maria Rilke.

III

Viarregio, près Pise (Italie),
le 13 avril 1903.

Votre lettre pascalle, cher Monsieur, m'a fait grand plaisir. Elle m'a dit de vous beaucoup de bonnes choses. La manière dont vous me parlez du cher et grand art de Jacobsen me montre que je ne me trompais pas en conduisant votre vie, et toutes ses questions, vers cette plénitude.

Niels Lyhne va maintenant s'ouvrir devant vous, livre de splendeurs et de pénétrations. Plus on le lit, plus il apparaît que tout y est : du parfum le plus léger de la vie à la pleine saveur de ses fruits les plus lourds. Il n'est rien là qui ne soit compris, saisi, ressenti, et – à la résonance vibrante du souvenir – reconnu. Rien n'y est petit. Le moindre événement se déroule comme une destinée, et la destinée elle-même s'y déploie comme un tissu, ample et magnifique, dont chaque fil, conduit par une main infiniment

douce, se trouve pris et maintenu par cent autres. Vous allez connaître le grand bonheur de lire ce livre pour la première fois. Vous irez, comme dans un rêve, d'étonnement en étonnement. Et je puis vous dire que, dans la suite, vous serez toujours à travers ces pages le même marcheur émerveillé, car elles ne sauraient jamais rien perdre du charme féérique, de la puissance miraculeuse de leur première rencontre. On en jouit chaque fois davantage. Elles vous rendent toujours plus reconnaissants, meilleurs, plus simples de regard, plus pénétrés de foi en la vie, et, dans la vie même, plus heureux et plus grands.

Lisez ensuite l'admirable livre sur le destin et les passions de *Marie Grubbe*, les lettres de Jacobsen, ses pages de Journal, ses fragments et enfin ses vers qui, bien que médiocrement traduits, vivent en résonances infinies. Je vous conseillerais d'acheter à l'occasion la belle édition complète des œuvres de Jacobsen qui contient tout cela. Elle a paru en trois volumes, bien traduits, chez Eugène Diederichs à Leipzig, et ne coûte, si je me souviens bien, que cinq ou six marks le volume.

À propos de *Ici devraient être des roses* (œuvre d'une sensibilité et d'une forme incomparables), vous avez mille fois raison contre l'auteur de l'Introduction. Ici je vous adresse une prière. Lisez le moins possible d'ouvrages critiques ou esthétiques. Ce sont, ou bien des produits de l'esprit de chapelle, pétrifiés, privés de sens dans leur durcissement sans vie, ou bien d'habiles jeux verbaux ; un jour une opinion y fait loi, un autre jour c'est l'opinion contraire. Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude ; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles. Donnez toujours raison à votre sentiment à *vous* contre ces analyses, ces comptes rendus, ces introductions. Eussiez-vous même tort, le développement naturel de votre vie intérieure vous conduira lentement, avec le temps, à un autre état de connaissance. Laissez à vos jugements leur développement propre, silencieux. Ne le contrariez pas, car, comme tout progrès, il doit venir du profond de votre être et ne peut souffrir ni pression ni hâte. Porter jusqu'au terme, puis enfanter : tout est là. Il faut

que vous laissiez chaque impression, chaque germe de sentiment, mûrir en vous, dans l'obscur, dans l'inexprimable, dans l'inconscient, ces régions fermés à l'entendement. Attendez avec humilité et patience l'heure de la naissance d'une nouvelle clarté. L'art exige de ses simples fidèles autant que des créateurs.

Le temps, ici, n'est pas une mesure. Un an ne compte pas : dix ans ne sont rien. Être artiste, c'est ne pas compter, c'est croître comme l'arbre qui ne presse pas sa sève, qui résiste, confiant, aux grands vents du printemps, sans craindre que l'été puisse ne pas venir. L'été vient. Mais il ne vient que pour ceux qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts que s'ils avaient l'éternité devant eux. Je l'apprends tous les jours au prix de souffrances que je bénis : *patience* est tout.

RICHARD DEHMEL : Il m'arrive avec ses livres (et avec lui-même aussi, car je connais un peu l'homme), à chacune de ses belles pages, de redouter que la suivante ne détruise tout, faisant du meilleur le pire. Vous l'avez assez bien défini par ce mot : « Vivre et créer en rut. » Au vrai, la

vie créatrice est si près de la vie sexuelle, de ses souffrances, de ses voluptés, qu'il n'y faut voir que deux formes d'un seul et même besoin, d'une seule et même jouissance. Et si, au lieu de « rut », on pouvait dire « sexe » dans le sens pur, élevé et large de ce mot, libéré des suspicions de l'Église, l'art de Dehmel serait très haut et de la meilleure source. Sa puissance poétique est grande, forte comme un instinct. Elle a des rythmes à elle, sauvages : elle jaillit comme d'un roc.

Mais cette force n'est pas toujours sincère, elle ne va pas sans quelque pose (c'est là une des plus dures épreuves du créateur : il doit rester dans l'ignorance de ses meilleurs dons, ne pas même les pressentir, au risque de la priver de leur ingénuité, de leur virginité). Quand la puissance qui subjugue son être rencontre la sexualité, elle ne trouve pas en Dehmel un homme aussi pur qu'il le faudrait. Son monde de l'amour n'est pas tout à fait mûr, pas tout à fait purifié, pas assez *humain* ; ce n'est que l'instinct du *mâle* : c'est du rut, de l'ivresse, de l'inquiétude : il est chargé de ces façons et de ces préjugés qui défigurent l'amour. Parce qu'il n'éprouve l'amour qu'en

mâle, et non en homme, il y a en lui quelque chose d'étroit, de sauvage, dirai-je, de haineux, de passager : il y a du « non éternel » qui rabaisse son art et le rend équivoque et douteux. Cet art n'est pas sans taches : il porte la marque du moment et de la passion. Peu en restera. (Mais n'en va-t-il pas ainsi presque de tout l'art !) Il n'en donne pas moins à jouir dans ce qu'il y a de grand. Mais il ne faut pas s'y perdre et devenir un adepte de ce monde de Dehmel, plein d'angoisses, d'adultères, de désordre. Ce monde est loin des vrais destins qui font plus souffrir que des drames passagers, mais qui, par contre, offrent plus d'occasions d'être grand et d'affronter la durée.

Enfin, pour ce qui est de mes livres, j'aurais voulu vous envoyer tous ceux qui pourraient vous faire quelque plaisir. Mais je suis très pauvre, et mes livres, dès qu'ils ont paru, ne m'appartiennent plus. Je ne peux même pas les acheter, comme souvent je le désirerais, pour les offrir à ceux qui leur veulent du bien. – Aussi je me contente de noter sur une fiche les titres (et éditeurs) de mes ouvrages récemment parus (en

tout j'en ai publié douze ou treize). Je ne peux que m'en remettre à vous, cher Monsieur, du soin d'en commander à l'occasion. J'ai plaisir à savoir mes livres chez vous.

Votre

Rainer Maria Rilke.

IV

En séjour à Worpswede, près Brême,
le 16 juillet 1903.

J'ai quitté Paris il y a une dizaine de jours, souffrant et las. Je suis venu dans cette grande plaine du Nord dont l'étendue, le calme et le ciel devraient me guérir. Mais je suis entré dans une longue pluie qui laisse enfin aujourd'hui percer une éclaircie sur le pays balayé d'inquiétude. Je profite de cette éclaircie pour venir vous saluer.

Très cher Monsieur Kappus, j'ai laissé longtemps sans réponse une lettre de vous. Non

certes que je l'eusse oubliée ; elle est de celles qu'on relit toujours quand on les retrouve. Je vous y ai vu de tout près. Je parle de votre lettre du 2 mai ; vous vous en souvenez certainement. La relisant aujourd'hui dans le grand calme de ces lointains, votre beau souci de la vie m'émeut encore plus qu'à Paris, où tout résonne autrement et se perd dans le bruit assourdissant qui fait vibrer toutes choses. Ici, où un pays puissant m'entoure, sur lequel traînent les vents des mers, je sens que sur ces questions et ces sentiments qui ont dans leur tréfonds une vie propre, nul homme ne saurait vous répondre. Les meilleurs se trompent d'ailleurs dans leurs mots quand ils leur demandent d'exprimer le subtil, parfois l'inexprimable. Je crois cependant que vous ne resteriez pas sans réponses si vous vous teniez à des choses comme celles qui refont actuellement mes yeux. Si vous vous accrochez à la nature, à ce qu'il y a de simple en elle, de petit, à quoi presque personne ne prend garde, qui, tout à coup, devient l'infiniment grand, l'incommensurable, si vous étendez votre amour à tout ce qui est, si très humblement vous

cherchez à gagner en serviteur la confiance de ce qui semble misérable, – alors tout vous deviendra plus facile, vous semblera plus harmonieux et, pour ainsi dire, plus conciliant. Votre entendement restera peut-être en arrière, étonné : mais votre conscience la plus profonde s'éveillera et saura. Vous êtes si jeune, si neuf devant les choses, que je voudrais vous prier, autant que je sais le faire, d'être patient en face de tout ce qui n'est pas résolu dans votre cœur. Efforcez-vous d'aimer *vos questions elles-mêmes*, chacune comme une pièce qui vous serait fermée, comme un livre écrit dans une langue étrangère. Ne cherchez pas pour le moment des réponses qui ne peuvent vous être apportées, parce que vous ne sauriez pas les mettre en pratique, les « vivre ». Et il s'agit précisément de tout vivre. Ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être, simplement en les vivant, finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses. Il se peut que vous portiez en vous le don de former, le don de créer, mode de vie particulièrement heureux et pur. Poursuivez en ce sens, – mais, surtout, confiez-vous à ce qui vient. Quand ce qui

vient sort d'un appel de votre être, d'une indigence quelconque, prenez-le à votre compte, ne le laissez pas. Les voies de la chair sont difficiles, certes. Mais c'est du difficile que nous devons porter. Presque tout ce qui est grave est difficile ; et tout est grave. Si seulement vous parvenez à le reconnaître, si vous arrivez par vous-même, par vos dons à vous, par *votre* nature, par *votre* expérience à vous depuis votre enfance, par votre puissance propre, à créer un rapport entre vous et la chair, qui soit bien à vous et dégagé de toute convention, de toute mode, – alors vous ne devez plus craindre de vous perdre et d'être indigne de votre bien le plus précieux.

La volupté de la chair est une chose de la vie des sens au même titre que le regard pur, que la pure saveur d'un beau fruit sur notre langue, elle est une expérience sans limites qui nous est donnée, une connaissance de tout l'univers, la connaissance même dans sa plénitude et sa splendeur. Le mal n'est pas dans cette expérience, mais en ceci que le plus grand nombre en mésusent, proprement la galvaudent. Elle n'est pour eux qu'un excitant, une distraction

dans les moments fatigués de leur vie, et non une concentration de leur être vers les sommets. Les hommes ont, du manger aussi, fait autre chose ; indigence d'un côté, pléthore de l'autre, ont troublé la clarté de ce besoin. Ainsi ont été troublés tous les besoins simples et profonds, par lesquels la vie se renouvelle. Mais chacun, pour soi-même, peut les clarifier et les vivre clairement. Sinon tous, du moins l'homme de solitude. Il est donné à celui-là de reconnaître que toute beauté, chez les animaux comme chez les plantes, est une forme durable et nue de l'amour et du désir. Il voit les animaux et les plantes s'accoupler, se multiplier et croître, avec patience et docilité, non pour servir la loi du plaisir ou de la souffrance, mais une loi qui dépasse plaisir et souffrance et l'emporte sur toute volonté ou résistance. Fasse que ce mystère, dont la terre est pleine jusque dans ses moindres choses, l'homme le recueille avec plus d'humilité : qu'il le porte, qu'il le supporte plus gravement ! Au lieu de le prendre à la légère, qu'il ressente combien il est lourd ! Qu'il ait le culte de sa fécondité. Qu'elle soit de la chair ou de l'esprit, la fécondité est

« une » : car l'œuvre de l'esprit procède de l'œuvre de chair et partage sa nature. Elle n'est que la reproduction en quelque sorte plus mystérieuse, plus pleine d'extase, plus « éternelle » de l'œuvre charnelle. « Le sentiment que l'on est créateur, le sentiment que l'on peut engendrer, donner forme » n'est rien sans cette confirmation perpétuelle et universelle du monde, sans l'approbation mille fois répétée des choses et des animaux. La jouissance d'un tel pouvoir n'est indiciblement belle et pleine que parce qu'elle est riche de l'héritage d'engendremens et d'enfentements de millions d'êtres. En une seule pensée créatrice revivent mille nuits d'amour oubliées qui en font la grandeur et le sublime. Ceux qui se joignent au cours des nuits, qui s'enlacent, dans une volupté berceuse, accomplissent une œuvre grave. Ils amassent douceurs, gravités et puissances pour le chant de ce poète qui se lèvera et dira d'inexprimables bonheurs. Tous ils appellent l'avenir. Et, même quand ils font fausse route, quand ils sont aveugles dans leurs étreintes, l'avenir vient. Un homme de plus se lève, et du fond du hasard,

semblant seul ici obéi, s'éveille la loi qui veut que tout germe fort et puissant perce son chemin vers l'œuf qui s'avance ouvert. Ne vous laissez pas tromper par les apparences. Dans le profond tout est loi. Et pour ceux qui vivent mal ce mystère, qui se fourvoient – et c'est le plus grand nombre, – le mystère n'est perdu que pour eux-mêmes. Ils ne le transmettent pas moins aux autres, comme une lettre scellée, sans en rien connaître. Que l'infinie variété des cas, la multiplicité des mots qui les désignent, ne vous fassent pas douter là. Tout est peut-être régi par une vaste maternité, une commune passion. La beauté de la jeune fille, de cet être qui, comme vous le dites si joliment, « n'a encore rien donné », est faite à la fois du pressentiment, du désir et de l'effroi de la maternité. La beauté de la femme quand elle est mère est faite de la maternité qu'elle sert : et quand elle est parvenue à la vieillesse, de ce grand souvenir qui vit en elle. L'homme, me semble-t-il, est aussi maternité, au physique et au moral ; engendrer est pour lui une manière d'enfanter, et c'est réellement « enfanter » que de créer de sa plus

intime plénitude. Les sexes sont peut-être plus parents qu'on ne le croit ; et le grand renouvellement du monde tiendra sans doute en ceci : l'homme et la femme, libérés de toutes leurs erreurs, de toutes leurs difficultés, ne se rechercheront plus comme des contraires, mais comme des frères et sœurs, comme des proches. Ils uniront leurs humanités pour supporter ensemble, gravement, patiemment, le poids de la chair difficile qui leur a été donnée.

Mais tout ce qui ne sera qu'un jour lointain possible au nombre, l'homme de solitude peut dès maintenant en jeter la base, le bâtir de ses mains qui se trompent moins. Aussi, cher Monsieur, aimez votre solitude, supportez-en la peine : et que la plainte qui vous en vient soit belle. Vous dites que vos proches vous sont lointains ; c'est qu'il se fait un espace autour de vous. Si tout ce qui est proche vous semble loin, c'est que cet espace touche les étoiles, qu'il est déjà très étendu. Réjouissez-vous de votre marche en avant ; personne ne peut vous y suivre. Soyez bon envers ceux qui restent en arrière, sûr de vous et tranquille en face d'eux. Ne les

tourmentez pas avec vos doutes. Ne les effrayez pas par votre foi, par votre enthousiasme : ils ne pourraient comprendre. Cherchez à communier avec eux dans le simple et dans le fidèle : cette communion ne doit pas nécessairement subir les mêmes transformations que vous. Aimez en eux la vie sous une forme étrangère. Ayez de l'indulgence pour ceux à qui l'âge fait redouter cette solitude à laquelle vous vous abandonnez. Évitez de nourrir le drame toujours pendant entre parents et enfants ; il use tant la force des enfants, et il épuise cet amour des vieux qui n'a pas besoin de comprendre pour agir et pour réchauffer. Ne leur demandez pas conseil. Renoncez à être compris d'eux. Croyez seulement en un amour, qui vous est gardé comme un bien d'héritage. Soyez certain qu'il y a dans cet amour une force, une bénédiction qui peuvent vous accompagner, aussi loin que vous allez.

Il est bien que vous adoptiez d'abord une carrière qui vous rende indépendant et vous livre entièrement, et dans tous les sens, à vous-même. Attendez patiemment de savoir si votre vie la

plus profonde se sent à l'étroit dans le cadre de votre métier. Je tiens ce métier pour difficile et plein d'exigences, alourdi qu'il est par le conventionnel, ne laissant aucune place à la personnalité. Mais votre solitude, même dans ces conditions contraires, vous sera soutien et foyer ; c'est d'elle que vous tiendrez tous vos chemins. – Mes vœux sont prêts à vous y accompagner, et ma confiance.

Votre

Rainer Maria Rilke.

V

Rome, le 29 octobre 1903.

Cher Monsieur,

Votre lettre du 29 août m'a joint à Florence, et c'est deux mois après que je vous en parle. Excusez ce retard, mais je n'aime pas écrire en cours de route. Il me faut pour écrire plus que le matériel indispensable ; il me faut un peu de

silence et de retranchement, et une heure pas trop contraire.

Nous sommes arrivés à Rome il y a six semaines, à une saison où la Ville est encore vide, brûlante, et comme maudite, à cause de la fièvre. Ces circonstances, et des difficultés d'installation, nous ont maintenus dans une inquiétude qui ne finissait pas. L'étranger pesait sur nous de tout le poids du dépaysement. À cela il faut ajouter que Rome (lorsqu'on ne la connaît pas encore) vous plonge, les premiers jours, dans une tristesse accablante qui vient du souffle de musée fade et sans vie qu'elle exhale, de la multitude de ses passés qu'on est allé déterrer et que l'on conserve avec peine (un présent médiocre s'en nourrit), de la surenchère exercée sur ces choses défigurées et défaites par les philologues et les savants, et, à leur suite, par les visiteurs traditionnels de l'Italie. Toutes ces choses ne sont au fond que des vestiges qui sont là par hasard, qui appartiennent à un autre temps, à une vie qui n'est pas la nôtre, et qui ne doit pas être la nôtre. Enfin, après des semaines d'une défensive quotidienne, on retrouve le chemin de

soi-même, encore un peu ahuri. On se dit : Non, il n'y a pas ici plus de beauté qu'ailleurs. Tous ces ouvrages qu'entourent de leur culte les générations successives, que des mains de manœuvres ont rajustés et restaurés, n'ont pas de signification, d'existence, de cœur, de valeur. – Si beaucoup de beauté est ici, c'est que partout il y a beaucoup de beauté. Des eaux, pleines de vie, viennent à la Ville par ses vieux aqueducs, dansent dans des vasques de pierre blanche sur ses places nombreuses, se répandent dans de vastes et profonds bassins : leur bruit du jour s'élève en un chant durant la nuit, qui est ici majestueuse et étoilée, et douce sous la caresse des vents. Il y a ici des jardins, d'inoubliables allées, des escaliers conçus par Michel-Ange, à l'image des eaux qui tombent, amples dans leur chute, chaque marche naissant d'une autre marche, comme un flot d'un autre flot. On doit à de telles émotions de se recueillir, de se reprendre soi-même à la multitude envahissante qui parle et bavarde (et comme elle est loquace !). On apprend lentement à reconnaître les très rares choses où dure l'éternel, que nous pouvons

aimer, la solitude à quoi nous pouvons prendre part dans le silence. J'habite encore en ville, sur le Capitole, non loin de la plus belle statue équestre que nous ait léguée l'art romain : celle de Marc-Aurèle. Mais dans quelques semaines je me transporterai dans une demeure simple et tranquille, vieil altana perdu au fond d'un grand parc, fermé aux bruits et aux provocations de la Ville. J'y passerai tout l'hiver et je jouirai de ce grand silence dont j'attends le cadeau d'heures bonnes et pleines...

De là-bas, où je serai plus chez moi, je vous écrirai moins brièvement et je reviendrai sur votre dernière lettre. Aujourd'hui je dois encore vous dire (j'aurais même dû le faire plus tôt) que l'ouvrage annoncé par votre lettre, contenant certains de vos travaux, ne m'est pas parvenu. Peut-être vous a-t-il été réexpédié de Worpswede (parce que l'on ne peut pas faire suivre les paquets à l'étranger). Cette éventualité serait la meilleure. J'aimerais la savoir confirmée. J'espère que rien ne s'est égaré, ce qui malheureusement est toujours à redouter avec la poste italienne.

J'aurais reçu ce livre avec plaisir, comme tout ce qui vient de vous ; quant aux vers qui sont nés depuis, je les lirai si vous me les confiez, je les relirai et les vivrai avec autant de cœur que je le puis.

Salutations et vœux.

Votre

Rainer Maria Rilke.

VI

Rome, le 23 décembre 1903.

Mon cher Monsieur Kappus,

Mon salut ne doit pas vous manquer pour le temps de Noël, quand, au milieu de la fête, vous porterez votre solitude plus durement qu'en un autre temps. Si vous sentez qu'alors votre solitude est grande, réjouissez-vous-en. Dites-vous bien : Que serait une solitude qui ne serait pas une grande solitude ? La solitude est *une* :

elle est par essence grande et lourde à porter. Presque tous connaissent des heures qu'ils échangeaient volontiers contre un commerce quelconque, si banal et médiocre fût-il, contre l'apparence du moindre accord avec le premier venu, même le plus indigne... Mais peut-être ces heures sont-elles précisément celles où la solitude grandit et sa croissance est douloureuse comme la croissance des enfants, et triste comme l'avant-printemps. N'en soyez pas troublé. Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même, et ne rencontrer durant des heures personne, c'est à cela qu'il faut parvenir. Être seul comme l'enfant et seul quand les grandes personnes vont et viennent, mêlées à des choses qui semblent grandes à l'enfant et importantes du seul fait que les grandes personnes s'en affairant et que l'enfant ne comprend rien à ce qu'elles font.

Le jour où l'on voit que leurs soucis sont misérables, leurs métiers refroidis et sans rapports avec la vie, comment alors ne pas continuer de les regarder, ainsi que fait l'enfant, comme chose étrangère, du fond de son propre

monde, de sa grande solitude qui est elle-même travail, rang et métier ? Pourquoi vouloir échanger le sage ne-pas-comprendre de l'enfant contre lutte et mépris, puisque ne pas comprendre c'est accepter d'être seul, et que lutte et mépris ce sont des façons de prendre part aux choses mêmes que l'on veut ignorer ?

Appliquez, cher Monsieur, vos pensées au monde que vous portez en vous-même, appelez ces pensées comme vous voudrez. Mais qu'il s'agisse du souvenir de votre propre enfance ou du besoin passionné de votre accomplissement, concentrez-vous sur tout ce qui se lève en vous, faites-le passer avant tout ce que vous observez au dehors. Vos événements intérieurs méritent tout votre amour. Vous devez pour ainsi dire y travailler, sans perdre trop de temps ni trop de force à éclaircir vos rapports avec les autres. Qui vous dit d'ailleurs qu'il en est pour vous ? – Je sais, votre métier est dur et vous heurte. J'avais prévu vos plaintes ; elles devaient venir. Maintenant qu'elles sont venues, je ne peux pas les calmer. Tout ce que je peux, c'est vous conseiller de vous demander à vous-même si tous

les métiers ne sont pas ainsi, pleins d'exigences, hostiles à la personne, comme imbibés de la haine de ceux qui se sont trouvés sans argument et maussades en face du devoir tout nu.

La condition dont vous devez actuellement vous accommoder n'est pas plus lourdement chargée de conventions, de préjugés et d'erreurs que n'importe quelle autre condition. S'il en est qui donnent l'apparence de mieux sauvegarder la liberté, aucune n'a les dimensions qu'il faut aux grandes choses dont est faite la vraie vie. Mais l'homme de solitude est lui-même une chose soumise aux lois profondes de la vie. Et quand l'un de ces hommes s'en va dans le jour qui se lève ou qu'il dresse son regard à la nuit tombante, cette heure pleine d'accomplissements, s'il sent ce qui s'y accomplit, alors il dépouille toute condition, comme un homme qui meurt, bien qu'il entre alors, lui, dans la vie véritable. Quant à vos traverses d'officier, cher Monsieur Kappus, vous en auriez connu de pareilles dans toute autre profession. Et même si, loin de tout métier, vous aviez cherché à créer entre vous et la société des rapports souples et libres, ce sentiment

d'oppression ne vous aurait pas été épargné. Il en va partout ainsi, mais ce n'est pas une raison d'être inquiet ou triste. S'il n'est pas de communion entre les hommes et vous, essayez d'être près des choses : elles ne vous abandonneront pas. Il y a encore des nuits, il y a encore des vents qui agitent les arbres et courent sur les pays. Dans le monde des choses et dans celui des bêtes, tout est plein d'événements auxquels vous pouvez prendre part. Les enfants sont toujours comme l'enfant que vous fûtes : tristes et heureux ; et si vous pensez à votre enfance, vous revivez parmi eux, parmi les enfants secrets. Les grandes personnes ne sont rien, leur dignité ne répond à rien.

Si vous éprouvez angoisses et tourments en évoquant votre enfance dans tout ce qu'elle a de simple et de secret, parce que vous ne pouvez plus croire en Dieu qui s'y trouve à chaque pas, alors demandez-vous, cher Monsieur Kappus, si vous avez vraiment perdu Dieu. N'est-ce pas plutôt que vous ne l'avez jamais possédé ? Quand donc, en effet, l'auriez-vous possédé ? Croyez-vous que l'enfant puisse le tenir dans ses bras,

Lui que l'homme fait porte avec tant de peine et dont le poids écrase le vieillard ? Croyez-vous que celui qui le possède pourrait le perdre comme on perd un caillou ? Ne pensez-vous pas plutôt que celui qui possède Dieu ne risque que d'être perdu par Lui ? – Mais si vous reconnaissez que Dieu n'était pas dans votre enfance, et même qu'il n'était pas avant vous, si vous pressentez que le Christ a été dupe de son amour, comme Mahomet le fut de son orgueil, si vous éprouvez avec effroi le sentiment, à l'heure même où nous parlons de Lui, que Dieu n'est pas, comment donc vous manquerait-il, ainsi que vous manquerait un passé, puisqu'il n'a jamais été, et pourquoi le chercher comme si vous l'aviez perdu ?

Pourquoi ne pas penser qu'il est celui qui viendra, qui de toute éternité doit venir, qu'il est le futur, le fruit accompli d'un arbre dont nous sommes les feuilles ? Quoi donc vous empêche de projeter sa venue dans le devenir et de vivre votre vie comme un des jours douloureux et beaux d'une sublime grossesse ? Ne voyez-vous donc pas que tout ce qui arrive est toujours un

commencement ? Ne pourrait-ce pas être Son commencement à Lui ? Il est tant de beauté dans tout ce qui commence. Étant lui-même le parfait, ne doit-il pas être précédé de moindres accomplissements, afin qu'il puisse tirer sa substance de la plénitude et de l'abondance ? Ne faut-il pas qu'il vienne après tout, pour tout contenir ? Quel sens aurait notre poursuite si celui que nous cherchons appartenait déjà au passé ? À la façon des abeilles, nous le construisons avec le plus doux de chaque chose. Le plus petit, le moins apparent, venant de l'amour, nous est matière pour l'ébaucher. Nous le commençons dans ce travail, dans ce repos qui suit, dans ce silence, dans ce court élan de joie intérieure. Nous le commençons dans tout ce que nous faisons seul, sans l'assistance, sans l'adhésion des autres. Nous ne le connaissons pas dans notre existence, pas plus que nos ancêtres n'ont pu nous connaître dans la leur. Et pourtant ces êtres du passé vivent en nous, au fond de nos penchants, dans le battement de notre sang : ils pèsent sur notre destin : ils sont ce geste qui ainsi remonte de la profondeur du temps. Quoi donc

pourrait nous priver de l'espoir d'être un jour en Lui, par-delà toute limite ?

Fêtez Noël, cher Monsieur Kappus, dans ce pieux sentiment. Pour commencer en vous, n'aurait-il pas besoin de votre angoisse devant la vie ? Ces jours de traverses sont peut-être le temps où tout en vous travaille pour Lui. Déjà, enfant, vous avez travaillé pour Lui, haletant. Soyez patient et de bonne volonté. Le moins que nous puissions faire, c'est de ne pas plus Lui résister que ne résiste la Terre au Printemps, quand il vient.

Soyez joyeux et plein de confiance.

Votre

Rainer Maria Rilke.

VII

Rome, le 14 mai 1904.

Mon cher Monsieur Kappus,

Un long temps s'est écoulé depuis votre dernière lettre. Ne m'en veuillez pas. Travail, soucis quotidiens, malaises m'ont empêché de vous écrire. Et je tenais à ce que ma réponse vous vînt de jours calmes et bons. (L'avant-printemps, avec ses vilaines sautes d'humeur, a été ici fortement ressenti). Aujourd'hui je me sens un peu mieux et je viens, cher monsieur Kappus, vous saluer et vous dire de mon mieux (je le fais de tout cœur) diverses choses à propos de votre dernière lettre.

Vous voyez, j'ai copié votre sonnet parce que je l'ai trouvé beau et simple, et né dans une forme qui lui permet de se mouvoir avec une calme décence. De tous les vers que j'ai lus de vous ce sont les meilleurs. Je vous offre cette copie, sachant combien il est important et plein d'enseignements de retrouver son propre travail dans une écriture étrangère. Lisez ces vers comme s'ils étaient d'un autre, et vous sentirez tout au fond de vous-même combien ils sont à vous.

Ce m'a été une joie de relire souvent ce sonnet

et votre lettre. Je vous remercie de l'un et de l'autre.

Ne vous laissez pas troubler dans votre solitude parce que vous sentez en vous des velléités d'en sortir. Ces tentations doivent même vous aider si vous les utilisez dans le calme et la réflexion, comme un instrument pour étendre votre solitude à un pays plus riche encore et plus vaste. Les hommes ont pour toutes les choses des solutions faciles (conventionnelles), les plus faciles des solutions faciles. Il est pourtant clair que nous devons nous tenir au difficile. Tout ce qui vit s'y tient. Chaque être se développe et se défend selon son mode et tire de lui-même cette forme unique qui est son propre, à tout prix et contre tout obstacle. Nous savons peu de choses, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. Il est bon d'être seul parce que la solitude est difficile. Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir.

Il est bon aussi d'aimer ; car l'amour est difficile. L'amour d'un être humain pour un

autre, c'est peut-être l'épreuve la plus difficile pour chacun de nous, c'est le plus haut témoignage de nous-même ; l'œuvre suprême dont toutes les autres ne sont que les préparations. C'est pour cela que les êtres jeunes, neufs en toutes choses, ne savent pas encore aimer ; ils doivent apprendre. De toutes les forces de leur être, concentrées dans leur cœur qui bat anxieux et solitaire, ils apprennent à aimer. Tout apprentissage est un temps de clôture. Ainsi pour celui qui aime, l'amour n'est longtemps, et jusqu'au large de la vie, que solitude, solitude toujours plus intense et plus profonde. L'amour ce n'est pas dès l'abord se donner, s'unir à un autre. (Que serait l'union de deux êtres encore imprécis, inachevés, dépendants ?) L'amour, c'est l'occasion unique de mûrir, de prendre forme, de devenir soi-même un monde pour l'amour de l'être aimé. C'est une haute exigence, une ambition sans limite, qui fait de celui qui aime un élu qu'appelle le large. Dans l'amour, quand il se présente, ce n'est que l'obligation de travailler à eux-mêmes que les êtres jeunes devraient voir (*zu horchen und zu hämmern Tag*

und Nacht). Se perdre dans un autre, se donner à un autre, toutes les façons de s'unir ne sont pas encore pour eux. Il leur faut d'abord thésauriser longtemps, accumuler beaucoup. Le don de soi-même est un achèvement : l'homme en est peut-être encore incapable.

Là est l'erreur si fréquente et si grave des jeunes. Ils se précipitent l'un vers l'autre, quand l'amour fond sur eux, car il est dans leur nature de ne pas savoir attendre. Ils se déversent, alors que leur âme n'est qu'ébauche, trouble et désordre. Mais quoi ? Que peut faire la vie de cet enchevêtrement de matériaux gâchés qu'ils appellent leur union et qu'ils voudraient même appeler leur bonheur ? – Et quel lendemain ? Chacun se perd lui-même pour l'amour de l'autre, et perd l'autre aussi et tous ceux qui auraient pu venir encore. Et chacun perd le sens du large et les moyens de le gagner, chacun échange les va-et-vient des choses du silence, pleins de promesses, contre un désarroi stérile d'où ne peuvent sortir que dégoût, pauvreté, désillusion. Il ne lui reste plus qu'à trouver un refuge dans une de ces multiples conventions qui

s'élèvent partout comme des abris le long d'un chemin périlleux. Nulle région humaine n'est aussi riche de conventions que celle-là. Canots, bouées, ceintures de sauvetage, la société offre là tous les moyens d'échapper. Enclins à ne voir dans l'amour qu'un plaisir, les hommes l'ont rendu d'accès facile, bon marché, sans risques, comme un plaisir de foire. Combien d'êtres jeunes ne savent pas aimer, combien se bornent à se livrer comme on le fait couramment (bien sûr, la moyenne en restera toujours là) et qui ploient sous leur erreur ! Ils cherchent par leurs propres moyens à rendre vivable et fécond l'état dans lequel ils sont tombés. Leur nature leur dit bien que les choses de l'amour, moins encore que d'autres, importantes aussi, ne peuvent être résolues suivant tel ou tel principe, valant dans tous les cas. Ils sentent bien que c'est là une question qui se pose d'être à être, et qu'il y faut, pour chaque cas, une réponse unique, étroitement personnelle. Mais comment, s'ils se sont déjà confondus, dans la précipitation de leur étreinte, s'ils ont perdu ce qui leur est propre, trouveraient-ils en eux-mêmes un chemin pour

échapper à cet abîme où a sombré leur solitude ?

Ils agissent à l'aveugle l'un et l'autre. Ils usent leur meilleur vouloir à se passer de conventions comme le mariage, pour tomber dans des conventions moins voyantes certes, mais tout autant mortelles. C'est qu'il n'est, à leur portée, que des conventions. Tout ce qui vient de ces unions troubles, qui doivent leur confusion à la hâte, ne peut être que convention. Les rapports qui naissent de telles erreurs portent un compromis en eux-mêmes, même s'il est en dehors des usages (en langage courant : immoral). La rupture même serait un geste conventionnel, impersonnel, fortuit, débile et inefficace. Pas plus que dans la mort qui est difficile, dans l'amour, lui aussi difficile, celui qui va gravement n'aura l'aide d'aucune lumière, d'aucune réponse déjà faite, d'aucun chemin tracé d'avance. Pas plus pour l'un que pour l'autre de ces devoirs que nous portons, cachés en nous-mêmes, et que nous transmettons à ceux qui nous suivent sans les avoir éclaircis, on ne peut donner de règles générales. Dans la mesure où nous sommes seuls, l'amour et la mort se

rapprochent. Les exigences de cette redoutable entreprise qu'est l'amour traversant notre vie ne sont pas à la mesure de cette vie, et nous ne sommes pas de taille à y répondre dès nos premiers pas. Mais si, à force de constance, nous acceptons de subir l'amour comme un dur apprentissage, au lieu de nous perdre aux jeux faciles et frivoles qui permettent aux hommes de se dérober à la gravité de l'existence, – alors peut-être un insensible progrès, un certain allègement pourra venir à ceux qui nous suivront, et longtemps encore après nous. Et ce serait beaucoup.

À peine en arrivons-nous aujourd'hui à considérer sans préjugés les rapports d'un être avec un autre. Nos tentatives pour vivre de tels rapports manquent d'exemples qui les guideraient. Et pourtant le passé enferme des ébauches de vie qui ne demandent qu'à aider nos pas hésitants.

La jeune fille et la femme, dans leur développement propre, n'imiteront qu'un temps les manies et les modes masculines, n'exerceront

qu'un temps des métiers d'hommes. Une fois finies ces périodes incertaines de transition, on verra que les femmes n'ont donné dans ces mascarades, souvent ridicules, que pour extirper de leur nature les influences déformantes de l'autre sexe. La femme qu'habite une vie plus spontanée, plus féconde, plus confiante, et sans doute plus mûre, plus près de l'humain que l'homme, – le mâle prétentieux et impatient, qui ignore la valeur de ce qu'il croit aimer, parce qu'il ne tient pas aux profondeurs de la vie, comme la femme, par le fruit de ses entrailles. Cette humanité qu'a mûrie la femme dans la douleur et dans l'humiliation verra le jour quand la femme aura fait tomber les chaînes de sa condition sociale. Et les hommes qui ne sentent pas venir ce jour seront surpris et vaincus. Un jour (des signes certains l'attestent déjà dans les pays nordiques), la jeune fille sera ; la femme sera. Et ces mots « jeune fille », « femme », ne signifient plus seulement le contraire du mâle, mais quelque chose de propre, valant en soi-même ; non point un simple complément, mais une forme complète de la vie : la femme dans sa

véritable humanité.

Un tel progrès transformera la vie amoureuse aujourd'hui si pleine d'erreurs (et cela malgré l'homme, qui d'abord sera devancé). L'amour ne sera plus le commerce d'un homme et d'une femme, mais celui d'une humanité avec une autre. Plus près de l'humain, il sera infiniment délicat et plein d'égards, bon et clair dans toutes les choses qu'il noue ou dénoue. Il sera cet amour que nous préparons, en luttant durement : deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant, et s'inclinant l'une devant l'autre.

Ceci encore : ne croyez pas que l'amour que vous avez connu adolescent soit perdu. N'a-t-il pas fait germer en vous des aspirations riches et fortes, des projets dont vous vivez encore aujourd'hui ? Je crois bien que cet amour ne survit si fort et si puissant dans votre souvenir que parce qu'il a été pour vous la première occasion d'être seul au plus profond de vous-même, le premier effort intérieur que vous ayez tenté dans votre vie.

Tous mes vœux, cher Monsieur Kappus.

Votre

Rainer Maria Rilke.

VIII

Borgeby Gard, Fladie, Suède,
le 12 août 1904.

Je viens encore vous entretenir, cher Monsieur Kappus, bien que je n'aie guère à vous dire des choses pouvant vous être de quelque secours ou utilité. De grandes et multiples tristesses auraient donc croisé votre route et leur seul passage, dites-vous, vous a ébranlé. De grâce, demandez-vous si ces grandes tristesses n'ont pas traversé le profond de vous-même, si elles n'ont pas changé beaucoup de choses en vous, si quelque point de votre être ne s'y est pas proprement transformé. Seules sont mauvaises et dangereuses les tristesses qu'on transporte dans la foule pour qu'elle les couvre. Telles ces maladies négligemment soignées et sottement, qui ne

disparaissent qu'un temps pour reparaître ensuite plus redoutables que jamais. Celles-là s'amoncellent dans l'être : elles sont bien de la vie, mais de la vie qui n'a pas été vécue, qui est dédaignée, comme abandonnée, et qui n'en peut pas moins causer notre mort. Si notre regard portait au-delà des limites de la connaissance, et même plus loin que le halo de nos pressentiments, peut-être recueillerions-nous avec plus de confiance encore nos tristesses que nos joies. Elles sont des aubes nouvelles où l'inconnu nous visite. L'âme, effarouchée et craintive, se tait : tout s'écarte, un grand calme se fait, et l'inconnaissable se dresse, silencieux.

Presque toutes nos tristesses sont, je crois, des états de tension que nous éprouvons comme des paralysies, effrayés de ne plus nous sentir vivre. Nous sommes seuls alors avec cet inconnu qui est entré en nous, privés de toutes les choses auxquelles nous avons l'habitude de nous confier. Nous nous trouvons dans un courant dont il nous faut subir le flot. La tristesse, elle aussi, est un flot. L'inconnu s'est joint à nous, s'est introduit dans notre cœur, dans ses plus secrets

replis : déjà même ce n'est plus dans notre cœur qu'il est, il s'est mêlé à notre sang, et ainsi nous ne savons pas ce qui s'est passé. On nous ferait croire sans peine qu'il ne s'est rien passé. Et pourtant, nous voilà transformés comme une demeure par la présence d'un hôte. Nous ne pouvons pas dire qui est venu, nous ne le saurons peut-être jamais. Mais bien des signes nous indiquent que c'est l'avenir qui entre en nous de cette manière pour se transformer en notre substance, bien avant de prendre forme lui-même. Voilà pourquoi la solitude et le recueillement sont si importants quand on est triste. Ce moment, d'apparence vide, ce moment de tension où l'avenir nous pénètre, est infiniment plus près de la vie que cet autre moment où il s'impose à nous du dehors, comme au hasard et dans le tumulte. Plus nous sommes silencieux, patients et recueillis dans nos tristesses, plus l'inconnu pénètre efficacement en nous. Il est notre bien. Il devient la chair de notre destinée. Il nous maintiendra étroitement à elle quand elle s'échappera de nous pour s'accomplir, c'est-à-dire pour se projeter sur le monde. Et il faut que

ce soit ainsi. Il est nécessaire – et c'est en cela que tient tout notre développement – que nous ne rencontrions rien qui ne nous appartienne déjà depuis longtemps. La science a dû déjà bien souvent modifier ses idées sur le mouvement : de même n'apprendrons-nous que peu à peu que ce que nous appelons la destinée ne vient pas du dehors à l'homme, mais qu'elle sort de l'homme même. C'est pour ne pas avoir absorbé leur destinée alors qu'elle n'était qu'en eux, et ne pas s'y être transformés, que tant d'hommes en sont venus à ne pas la reconnaître au moment où elle leur échappait pour s'accomplir. Elle apparut alors si étrange à leur effroi que dans leur trouble ils crurent qu'elle leur venait subitement, au point qu'ils auraient juré n'avoir jamais rien rencontré de pareil en eux-mêmes jusque-là. De même qu'on s'est trompé longtemps sur la marche du Soleil, on se trompe encore sur la marche de l'avenir. L'avenir est fixe, cher Monsieur Kappus, c'est nous qui sommes toujours en mouvement dans l'espace infini.

Comment notre condition ne serait-elle pas difficile ?

Et si nous revenons à la solitude, il nous devient de plus en plus clair qu'elle n'est pas une chose qu'il nous est loisible de prendre ou de laisser. *Nous sommes* solitude. Nous pouvons, il est vrai, nous donner le change et faire comme si cela n'était pas. Mais c'est tout. Comme il serait préférable que nous comprenions que nous sommes solitude ; oui : et partir de cette vérité ! Sans nul doute serons-nous alors pris de vertige, car tous nos horizons familiers nous auront échappé ; plus rien ne sera proche, et le lointain reculera à l'infini. Seul un homme qui serait placé brusquement, et sans y avoir été aucunement préparé, de sa chambre au sommet d'une haute montagne, éprouverait quelque chose de pareil : une insécurité sans égale, un tel saisissement venu d'une force inconnue, qu'il en serait presque détruit. S'il imaginait qu'il va tomber, ou être jeté dans l'espace, ou encore éclater en mille morceaux, quel monstrueux mensonge son cerveau devrait-il inventer pour qu'il puisse recouvrer ses sens et les mettre en ordre ! Ainsi pour celui qui devient solitude, toutes les distances, toutes les mesures changent.

Beaucoup de ces changements sont subits. Comme chez cet homme au sommet de la montagne, naissent en lui des images extraordinaires, des sentiments étranges qui semblent défier sa résistance. Mais il est nécessaire que nous vivions *cela* aussi. Nous devons accepter notre existence aussi complètement qu'il est possible. Tout, même l'inconcevable, doit y devenir possible. Au fond, le seul courage qui nous est demandé est de faire face à l'étrange, au merveilleux, à l'inexplicable que nous rencontrons. Que les hommes, là, aient été veules, il en a coûté infiniment à la vie. Cette vie que l'on appelle imaginaire, ce monde prétendu « surnaturel », la mort, toutes ces choses nous sont au fond consubstantielles, mais elles ont été chassées de la vie par une défense quotidienne, au point que les sens qui auraient pu les saisir se sont atrophiés. Et encore je ne parle pas de Dieu. La peur de l'inexplicable n'a pas seulement appauvri l'existence de l'individu, mais encore les rapports d'homme à homme, elle les a soustraits au fleuve des possibilités infinies, pour les abriter en quelque lieu sûr de la rive. Ce

n'est pas seulement à la paresse que les rapports d'homme à homme doivent d'être indiciblement monotones, de se reproduire sans nouveautés : c'est à l'appréhension par l'homme d'un nouveau dont il ne peut prévoir l'issue et qu'il ne se sent pas de taille à affronter. Celui-là seulement qui s'attend à tout, qui n'exclut rien, pas même l'énigme, vivra les rapports d'homme à homme comme de la vie, et en même temps ira au bout de sa propre vie. Si nous nous représentons la vie de l'individu comme une pièce plus ou moins grande, il devient clair que presque tous n'apprennent à connaître qu'un coin de cette pièce, cette place devant la fenêtre, ce rayon dans lequel ils se meuvent et où ils trouvent une certaine sécurité. Combien plus humaine est cette insécurité, pleine de dangers, qui pousse les prisonniers, dans les histoires de Poe, à explorer de leurs doigts leurs cachots terrifiants, à tout connaître des frayeurs indicibles qui en viennent ! Mais nous ne sommes pas des prisonniers. Nulle trappe, nul piège ne nous menace. Nous n'avons rien à redouter. Nous avons été placés dans la vie comme dans l'élément qui nous convient le

mieux. Une adaptation millénaire fait que nous ressemblons au monde, au point que si nous restions calmes, nous nous distinguerions à peine, par un mimétisme heureux, de ce qui nous entoure. Nous n'avons aucune raison de nous méfier du monde, car il ne nous est pas contraire. S'il y est des frayeurs, ce sont *les nôtres* : s'il y est des abîmes, ce sont nos abîmes ; s'il y est des dangers, nous devons nous efforcer de les aimer. Si nous construisons notre vie sur ce principe qu'il nous faut aller toujours au plus difficile, alors tout ce qui nous paraît encore aujourd'hui étranger nous deviendra familier et fidèle. Comment oublier ces mythes antiques que l'on trouve au début de l'histoire de tous les peuples ; les mythes de ces dragons qui, à la minute suprême, se changent en princesses ? Tous les dragons de notre vie sont peut-être des princesses qui attendent de nous voir beaux et courageux. Toutes les choses terrifiantes ne sont peut-être que des choses sans secours, qui attendent que nous les secourions.

Aussi, cher Monsieur Kappus, ne devez-vous pas vous effrayer quand une tristesse se lève en

vous, fût-elle une tristesse plus grande que toutes celles que vous avez vécues. Quand une inquiétude passe, comme ombre ou lumière de nuage, sur vos mains et sur votre faire, vous devez penser que quelque chose se fait en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient dans sa main à elle et ne vous abandonnera pas. Pourquoi voulez-vous exclure de votre vie souffrances, inquiétudes, pesantes mélancolies, dont vous ignorez l'œuvre en vous ? Pourquoi vous persécuter vous-même avec cette question : D'où vient tout cela, où va tout cela ? – Vous savez bien que vous êtes évolution et que vous ne désirez rien tant vous-même que de vous transformer. Si certains de vos états vous semblent maladifs, dites-vous bien que la maladie est pour l'organisme un moyen de chasser ce qui lui est contraire. Il faut donc aider cette maladie à suivre son cours. C'est le seul moyen pour l'organisme de se défendre et de se développer. Tant de choses se font en vous en ce moment ! Soyez patient comme un malade, et confiant comme un convalescent : vous êtes peut-être l'un et l'autre. Bien plus : vous êtes aussi médecin et

c'est à vous-même que vous devez vous confier. Mais il y a dans toute maladie des jours où le médecin ne peut qu'attendre. Et pour autant que vous êtes votre médecin, c'est surtout cela que maintenant vous devez faire.

Ne vous observez pas trop. Gardez-vous de tirer de ce qui se passe en vous des conclusions hâtives. Laissez-vous faire tout simplement. Sinon vous seriez conduit à vous reprocher (j'entends du point de vue moral) votre propre passé, qui a une part dans tout ce qui vous advient maintenant. Ce qui agit encore en vous des errements de votre enfance, de ses souhaits, de ses désirs, est tout autre que l'image que vous en gardez et que vous condamnez. Une enfance solitaire et désemparée est si difficile à vivre, si complexe, livrée à tant d'influences, et en même temps si étrangère aux échanges normaux de la vie, que là où s'introduit un vice, il ne faut pas se hâter de l'appeler vice. De façon générale, l'usage des mots demande tant de prudence, et si souvent c'est le seul *nom* de vice qui brise une vie, et non la chose elle-même qui, elle, n'a pas de nom, qui peut même répondre à une nécessité

et trouver facilement place dans la vie. Votre dépense de forces ne vous paraît excessive que parce que vous grandissez à l'excès votre victoire. La « grande chose » que vous avez faite ne tient pas dans cette victoire, quoique le sentiment que vous avez d'une victoire soit juste. La grande chose, c'est que vous ayez pu remplacer un mensonge par du sincère et du vrai. Sinon votre victoire n'aurait été qu'un redressement moral sans portée, alors qu'elle correspond à une phase de votre vie, cette vie pour laquelle je forme tant de vœux. Songez combien votre âme d'enfant enviait le cercle des « grandes personnes ». Je vois maintenant que ce cercle des grandes personnes ne vous suffit plus et que vous aspirez plus haut. Voilà pourquoi votre vie restera difficile : voilà pourquoi aussi elle ne cessera de prendre de l'ampleur.

Et s'il me faut vous dire encore une chose, que ce soit celle-ci : celui qui s'efforce de vous reconforter, ne croyez pas, sous ses mots simples et calmes qui parfois vous apaisent, qu'il vit lui-même sans difficulté. Sa vie n'est pas exempte de peines et de tristesses, qui le laissent bien en deçà

d'elles. S'il en eût été autrement, il n'aurait pas pu trouver ces mots-là.

Votre

Rainer Maria Rilke.

IX

Furuborg, Jonsered, Suède,

le 4 novembre 1904.

Mon cher Monsieur Kappus,

Pendant tout ce temps où vous n'avez rien reçu de moi, j'étais en voyage, ou très occupé. Écrire m'est encore difficile : de nombreuses lettres m'ont fatigué la main. Si je pouvais dicter, je vous dirais beaucoup de choses ; mais comme ce n'est pas le cas, acceptez ces quelques mots en réponse à votre longue lettre.

Je pense si souvent à vous, cher Monsieur Kappus, et concentre tellement mes vœux sur vous, que cela devrait, semble-t-il, vous aider de

quelque manière. Tout à l'inverse, je mets souvent en doute que mes lettres vous soient d'un réel secours. Ne dites pas : « Mais oui, elles le sont. » Prenez-les comme elles vous viennent, sans trop m'en remercier, et laissez faire le temps.

Il n'est peut-être pas utile que j'entre dans le détail de ce que vous dites. Tout ce que je pourrais vous dire moi-même sur votre penchant au doute, sur les difficultés que vous éprouvez à accorder votre vie extérieure à votre vie intérieure, ou sur toutes autres, je vous l'ai déjà dit. Je ne puis que formuler une fois de plus le vœu que vous trouviez assez de patience en vous-même pour supporter, et assez de simplicité pour croire. Confiez-vous toujours davantage à tout ce qui est difficile et à votre solitude. Pour le reste, laissez faire la vie. Croyez-moi, la vie a toujours raison.

Pour ce qui est des sentiments, purs sont tous les sentiments sur lesquels vous concentrez votre être entier et qui vous élèvent ; impur est un sentiment qui ne répond qu'à *une partie* de vous-

même et par conséquent vous déforme. Tout ce qu'il vous advient de penser quand vous vous reportez à votre enfance est bon. Tout ce qui fait de vous *plus* que vous n'étiez jusqu'ici, dans vos heures les meilleures, est bon. Toute exaltation est bonne si *tout* votre sang y participe, à la condition qu'elle ne soit pas simple ivresse ou trouble, mais une joie claire, transparente au regard jusqu'au plus profond ! Comprenez-vous ce que je veux dire ?

Votre doute lui-même peut devenir une chose bonne si vous en faites l'éducation : il doit se transformer en instrument de connaissance et de choix. Demandez-lui, chaque fois qu'il voudrait abîmer une chose, *pourquoi* il trouve cette chose laide. Exigez de lui des preuves. Observez-le : vous le trouverez peut-être désespéré, et peut-être sur une piste. Surtout n'abdiquez pas devant lui. Demandez-lui ses raisons. Veillez à ne jamais y manquer. Un jour viendra où ce destructeur sera devenu l'un de vos meilleurs artisans, – le plus intelligent peut-être de ceux qui travaillent à la construction de votre vie.

C'est tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, mon cher Monsieur Kappus. Je vous fais tenir en même temps un tirage à part d'un poème que je viens de publier dans la *Deutsche Arbeit* de Prague. Là je continue à vous parler de la vie et de la mort, et de ceci que l'une et l'autre sont choses grandes et magnifiques.

Votre

Rainer Maria Rilke.

X

Paris, lendemain de Noël 1908.

Vous imaginez, cher Monsieur Kappus, toute la joie que j'ai éprouvée en recevant votre belle lettre. Les nouvelles que vous me donnez de vous, qui redeviennent du concret, de l'exprimable, me semblent bonnes. Plus j'y réfléchissais, plus je les trouvais véritablement bonnes. Je voulais vous l'écrire pour la vigile de Noël, mais dans le travail où je vis cet hiver, la

vieille fête est survenue si vite que j'eus à peine le temps de m'y préparer et ne pouvais songer à écrire.

Mais j'ai bien souvent pensé à vous pendant ces jours de fêtes. Je vous voyais si tranquille dans votre fort, perdu au milieu de ces montagnes désertes sur lesquelles se jettent les grands vents du midi, comme pour les dévorer à belles dents !

Quelle souveraineté dans le calme qui contient de tels bruits, de telles forces en mouvement ! Et quand on pense que s'y ajoute la présence de la mer pourtant lointaine et qu'elle y résonne comme le son le plus intime d'une harmonie préhistorique, alors on ne peut que vous souhaiter de vous abandonner avec foi et patience à l'action de cette solitude magnifique. Rien ne pourra plus en priver votre vie. Elle agira en silence d'une manière continue et efficace comme une force inconnue sur tout ce que vous vivrez et ferez, comme fait en nous le sang de nos ancêtres qui forme avec le nôtre cette chose sans équivalence qui d'ailleurs ne se répétera pas, que nous représentons à chaque tournant de notre vie.

Oui, je me réjouis de vous savoir dans ce métier stable, avec ce grade, cet uniforme, ce service, toutes choses tangibles et bien délimitées. Dans un tel cadre votre métier s'exerçant sur une troupe peu nombreuse, et elle aussi isolée, prend un caractère de gravité, de nécessité ; ce n'est plus le jeu ni la perte de temps de la carrière des armes ; c'est un emploi vigilant qui non seulement ne contrarie pas la personnalité, mais la fortifie. Un mode de vie qui nous provoque et nous oppose de loin en loin à de grandes choses de la vie : voilà ce qu'il nous faut.

L'art, lui aussi, n'est qu'un mode de vie. On peut s'y préparer sans le savoir, en vivant de façon ou d'autre. Dans tout ce qui répond à du réel on lui est plus proche que dans ces métiers ne reposant sur rien de la vie, métiers dits artistiques, qui, tout en singeant l'art, le nient et l'offensent. Il en va ainsi du journalisme, des trois quarts de ce qu'on appelle ou voudrait appeler la littérature. En un mot, je me réjouis que vous ayez évité de tels chemins et soyez solitaire et courageux dans la rude réalité. Que l'année qui vient vous maintienne dans cette voie

et vous y fortifie.

Toujours vôtre,

Rainer Maria Rilke.

Sur le jeune poète

(Traduction de Maurice Betz)

Hésitant encore à distinguer entre des expériences chères, les plus importantes des moindres, je suis réduit à des moyens tout provisoires lorsque je tente de décrire l'être d'un poète : ce pouvoir immense et enfantin qui s'est élevé (on ne sait comment), non pas seulement autrefois en de grandes et définitives figures, non, qui se concentre ici même, auprès de nous quelquefois, en ce jeune garçon peut-être qui lève son grand regard et ne nous voit point, ce pouvoir qui surprend de jeunes cœurs en un temps où ils sont encore inaptes à la vie la plus humble, pour les combler de puissances et de rapports qui dépassent aussitôt toutes les conquêtes possibles d'une vie entière ; oui, qui saurait parler tranquillement d'un tel être ?

Si du moins il était écarté de nous, si nous ne pouvions l'embrasser que de loin, dans la poésie d'Homère, en son apparence incroyable et révolue, nous serions capables de l'exprimer peu à peu, nous lui prêterions nom et cours, comme à

d'autres choses antiques. Car qu'est-ce d'autre que la nuit des temps, qui éclate dans les cœurs surpris par de telles puissances ? Ici, parmi nous, dans cette ville multiforme d'aujourd'hui, dans cette maison honnêtement affairée, au milieu du vacarme des voitures et des usines, tandis qu'on crie les journaux, – de grandes feuilles qui sont pleines d'événements jusqu'au bord –, tous ces efforts, toute cette ardeur, toute cette force, sont subitement, on ne sait comment, dépassés par quelque apparition titanesque en un tréfonds mineur. Rien ne la trahit que la fraîcheur d'une main de jeune garçon ; rien qu'un regard timide qui se reprend en se levant ; rien que l'indifférence de ce jeune être qui ne parle plus à ses pères et qui se lève le plus tôt possible de la table où il est exposé trop longtemps au jugement de sa famille. À peine sait-il s'il appartient encore à sa mère : tant les mesures de son sentiment ont été déplacées depuis l'irruption des éléments dans son cœur infini.

Ô mères des poètes. Séjours favoris des dieux, au sein desquels l'inouï, déjà, a dû se concerter. Avez-vous entendu des voix dans la profondeur

de votre accueil, ou les dieux ne se sont-ils compris que par signes ?

Je ne sais pas comment l'on pourrait nier le caractère purement miraculeux d'un monde où l'accroissement de ce qui peut se dénombrer n'a même pas encore entamé les réserves de l'incommensurable. Il est vrai que les dieux n'ont négligé aucune occasion de nous mettre à nu : ils ont laissé découvrir les grands rois de l'Égypte dans leurs sépulcres et nous avons pu les voir dans leur décomposition naturelle où rien ne leur était épargné. Tous les exploits suprêmes de ces constructions et de ces peintures n'ont mené à rien ; derrière la fumée des embaumeurs aucun ciel ne s'est éclairci et aucun essaim infernal ne semble s'être servi des pains en terre glaise et des concubines ensevelies. Lorsqu'on songe à la foule d'images pures et puissantes qui ont été – ici et ailleurs – rejetées et reniées par les créatures incompréhensibles auxquelles nous les destinions, comment ne tremblerait-on pas pour la grandeur de notre avenir ? Mais qu'on réfléchisse aussi à ce que serait le cœur humain si, en dehors de lui, quelque part dans le monde,

la certitude se faisait : l'ultime certitude. D'un seul coup, il perdrait toute la tension qui s'est accrue pendant des siècles ; peut-être resterait-il un lien toujours glorieux, et dont on se raconterait en secret l'ancienne grandeur. Car, en vérité, la grandeur des dieux, elle aussi, tient à leur dénuement : à ceci que quel que soit l'abri qu'on leur réserve, ils ne sont nulle part en sûreté sauf dans notre cœur. Sortant de leur sommeil ils s'y précipitent parfois avec des projets encore indistincts ; c'est là qu'ils se rassemblent pour se concerter gravement ; c'est là que leurs résolutions deviennent irrésistibles.

Qu'important toutes les déceptions, tous les sépulcres mécontents, tous les temples vidés de leurs noyaux si, auprès de moi, ici, Dieu parvient à la conscience en quelque adolescent soudain assombri.

Ses parents n'aperçoivent encore aucun avenir pour lui, ses maîtres croient deviner les raisons de son manque d'ardeur, son propre esprit lui rend le monde imprécis et sa mort cherche déjà sur lui l'endroit où il se romprait le plus facilement :

mais si grande est l'insouciance du divin, qu'il déverse ses flots en ce vase fragile. Il y a une heure encore, le regard le plus fugitif de la mère était capable d'embrasser cet être ; et voici qu'elle ne saurait même plus en prendre mesure : dût-elle même rassembler la résurrection et la chute de l'ange.

Mais comment une créature neuve qui connaît à peine ses propres mains, inexperte dans sa nature, novice jusque dans les détours les plus ordinaires de son esprit, peut-elle s'accommoder d'une présence aussi inouïe ? Comment dort-elle – destinée apparemment à montrer plus tard la plus grande précision, réaliser sa formation entre les menaces et les charmes qui dépassent, les uns et les autres, ses forces impréparées, jusqu'au don extrême ? Non seulement parce que l'explosion de grandeur à l'intérieur de lui, rend presque impraticable pour lui le paysage héroïque de son sentiment, mais encore parce que, dans la mesure même où sa nature prend le dessus, il rencontre,

levant les yeux, des questions méfiantes, des exigences amères et de la curiosité dans les visages aimés jusqu'alors en toute sécurité. Ah, pourquoi un jeune homme, en telle situation, ne peut-il s'en aller et se faire pâtre ? Puisse-t-il enrichir les objets brouillés de son esprit en de longs jours et de longues nuits sans paroles ; et égaliser les images pressées de son âme aux vastes constellations. Ah ! pourquoi faut-il qu'on le persuade ou le contredise ? Prétendez-vous vraiment occuper celui-ci, qu'absorbe sans mesure et prématurément une force inépuisable ?

Peut-on s'expliquer comment il persévère ? La puissance qui l'habite, soudain, se trouve un commerce et une parenté avec son enfance qui hésite encore dans tous les recoins du cœur. C'est alors seulement qu'il apparaît dans quel domaine immense cet état, extérieurement si insuffisant, débouche à l'extérieur. L'esprit disproportionné qui ne trouve pas place dans la conscience du jeune homme, flotte ici au-dessus d'un monde accompli, plein de joies et de forces fécondes. C'est en partant de là seulement, négligeant toute la créature extérieure d'en-deça, qu'il pourrait

soutenir ses brillants desseins. Mais voici que, déjà, il est tenté de traiter avec le monde existant à travers les sens purement conducteurs de l'être saisi. Et de même qu'à l'intérieur il trouve le contact avec les secrets les plus puissants, de même il est servi rapidement et précisément dans le visible par les petits signes de l'occasion. Car il déplairait à la nature taciturne de dégager l'important de l'intelligible autrement qu'avec discrétion.

Lorsqu'on lit les premières lettres de Kleist, on distingue, dans la mesure même où l'on comprend cette figure qui s'éclaire d'orages, l'importance du passage qui traite de la voûte d'une certaine porte de Würzburg, une des premières impressions dont l'effleurement ait en quelque sorte viré vers l'extérieur la génialité déjà tendue. Un lecteur réfléchi de Stifter (pour citer encore un autre exemple), pourrait de même supposer que ce conteur poète a senti le caractère inéluctable de sa vocation intérieure à l'instant de cette journée inoubliable où il tenta pour la première fois de rapprocher par une longue-vue un point fort éloigné du paysage et où il

découvrit, vision mouvante, une fuite d'espaces, de nuages, d'objets, éprouvant devant une telle richesse une frayeur qui baigne en ces quelques secondes son esprit surpris de tout un univers, ainsi que Danaé accueillant Zeus répandu.

Toute résolution poétique pourrait bien s'être formée à l'improviste, à propos de points de départ aussi secondaires, non seulement lorsqu'elle s'empare pour la première fois d'un tempérament, mais encore à chaque tournant d'une nature qui s'accomplit dans le domaine de l'art.

Qui vous nommera tous, complices de l'enthousiasme, qui n'êtes que des bruits, ou des cloches qui se taisent, ou des chants d'oiseaux étrangement neufs dans le bois négligé. Ou le reflet que jette une fenêtre en s'ouvrant dans le matin vague ; ou de l'eau qui s'écoule ou de l'air ; ou des regards. Les regards de passants rencontrés par hasard, les yeux, un instant levés, de femmes qui cousent à la fenêtre, et jusqu'au regard chercheur et infiniment soucieux des chiens accroupis, si proche de l'expression des

écoliers. Quelle volonté délibérée de provoquer la grandeur traverse la journée la plus humble. Des événements si insignifiants qu'ils ne seraient même pas capables de déplacer d'un dix-millième le destin le plus mobile, – et voici : ils font signe et le vers les enjambe et les continue dans l'éternel.

Sans doute, le poète, à mesure qu'il comprendra mieux, se rapprochera-t-il des sujets les plus grands dans l'accomplissement de ses tâches démesurées ; lorsqu'il rencontrera la grandeur, il la charmera ou l'humiliera, selon sa volonté. Mais le signal de la rébellion dans son cœur est donné docilement par un messenger ignorant de son rôle. On ne le peut imaginer se préparant par avance à la grandeur, puisqu'il est justement destiné à n'approcher ce but partout présent que par des chemins indiciblement personnels. Et comment la reconnaîtrait-il de prime abord, puisque, dans son entourage initial, elle ne s'est peut-être montrée à lui que travestie ; se dissimulant ou méprisée, comme ce saint qui demeurerait dans un réduit, sous l'escalier ? Et si elle était devant lui, évidente, dans sa

magnificence sûre et sans égards pour nous, ne devrait-il pas, comme Pétrarque, devant les vues innombrables de la montagne gravie, se réfugier dans les grottes de son âme, qui, encore qu'il ne doive jamais les explorer complètement, le concernent infiniment plus que ce paysage lointain et difficile à connaître.

Effrayé au fond de lui-même par le tonnerre lointain du dieu, assailli au dehors par la foule ininterrompue des apparences, le poète, ainsi violenté, n'a pour espace que l'étroite bande située entre deux mondes jusqu'à ce que, tout à coup, un petit événement indifférent baigne d'innocence sa position singulière. C'est l'instant qui dispose dans la balance, dont un plateau porte son cœur surchargé de responsabilités, pour un équilibre d'une sublime sérénité : la grande Poésie.

La grande Poésie. En prononçant ces mots, je me rends compte que, jusqu'à présent, j'ai admis son existence en la soustrayant à toute pensée de

genèse. Quand même l'auteur me serait apparu derrière elle, je ne serais pas capable de me représenter la force qui a rompu d'un seul coup un silence aussi prolongé. De même que les bâtisseurs de cathédrales, pareils à des grains de semences, se sont confondus avec la présence d'œuvres qui sont là comme si elles avaient toujours été et dont ils ne sont plus une explication : de même les grands poètes du passé et les poètes du présent me sont restés purement insaisissables, chacun d'eux remplacé par la tour et la cloche de son cœur. Ce n'est que depuis qu'une jeunesse nouvelle, se pressant en quelque sorte vers l'avenir, exprime de façon significative son propre devenir dans le devenir de ses poésies, que mon regard essaie de distinguer à côté de l'œuvre accomplie, les conditions de l'être qui la produit. Mais tout en accordant que des poèmes naissent, je suis bien loin de croire qu'ils s'inventent ; il me semble plutôt que dans l'âme de celui qui est pris de poésie quelque prédisposition spirituelle était déjà en quelque sorte tendue entre nous (comme une constellation qui n'a pas encore été découverte).

Si l'on considère les belles réalisations qui représentent déjà quelques-uns de ceux qui viennent de dépasser la trentaine, on pourrait presque espérer que tout ce qui, au cours de ces trente dernières années, a fait grandir notre admiration sera réduit, par la perfection de leurs œuvres futures, à un simple travail préparatoire. Mais il est évident que les circonstances les plus diverses doivent se concerter favorablement pour qu'une réussite aussi éclatante soit possible. Lorsqu'on exprime ces circonstances, les événements extérieurs sont si nombreux qu'on finit par renoncer à pénétrer jusqu'aux circonstances intimes. La curiosité en éveil et l'incessante ingéniosité d'une époque libérée de centaines de contraintes pénètre dans toutes les cachettes de l'esprit et soulève sans peine sur ses flots des œuvres que l'individu qui les pressentait devait autrefois découvrir au prix d'un long et pénible travail. Trop exercée à l'entendement pour s'attarder, cette époque se trouve subitement en des lieux intérieurs, où aucune autre ne s'était encore montrée en public sans prétexte divin ; pénétrant partout, elle transforme les chantiers en

lieux de spectacle et n'hésite pas à prendre ses repas dans les réserves. Sans doute a-t-elle raison puisqu'elle porte l'avenir. Elle nous occupe comme aucun temps n'avait depuis longtemps occupé les siens ; elle pousse et ordonne et déblye ; tous, nous lui devons beaucoup. Et pourtant, qui de nous ne l'a pas, la durée d'un instant tout au moins, considérée avec méfiance ; qui ne s'est demandé si elle a vraiment le souci de la fécondité, ou seulement d'une exploitation meilleure et plus exhaustive de l'âme ? Elle nous trouble par des apparences toujours nouvelles ; mais que de choses elle a déjà placées devant nous auxquelles ne répondait dans notre intérieur aucun progrès ! Sans doute, je veux admettre qu'elle offre en même temps à la jeunesse résolue les moyens les plus inattendus de développer peu à peu, visiblement, ses réalités intérieures les plus pures en d'exactes valeurs correspondantes ; je veux même croire qu'elle possède ces moyens à un suprême degré. Mais tandis que je me dispose à attribuer à ce temps nouveau mainte nouvelle conquête de l'art, mon admiration, le débordant, se reporte de nouveau sur des poésies aussi

insaisissables que jamais.

Quand même aucun de ces jeunes poètes ne manquerait d'invoquer en faveur de sa conception les audaces et les exagérations de ces jours, je ne craindrais pourtant pas d'avoir forcé la part de l'être poétique et son installation dans la nature intérieure. Toutes les facilités, si insistantes qu'elles puissent être, n'atteignent pas jusqu'où la gravité se réjouit d'être grave. Qu'est-ce donc qui peut, en définitive, changer la situation de celui qui était de bonne heure appelé à stimuler dans son cœur les sentiments suprêmes que les autres apaisent et contiennent dans les leurs ? Et quelle paix pourrait-on conclure pour celui qui, en dedans, subit l'assaut de son dieu ?

Sur le poète

(Traduction de Maurice Betz)

Un jour, le rapport du poète avec l'univers, son « sens », me fut proposé en une belle parabole. C'était à bord de la grande barque à voile qui nous conduisait de l'île de Philae aux importantes constructions du barrage. Nous commençâmes par remonter le fleuve, les rameurs durent s'appliquer. Je les avais tous en face de moi ; ils étaient seize, si j'ai bonne mémoire, en rangs de quatre, chaque fois deux à la rame de droite, deux à la rame de gauche. Parfois, on rencontrait le regard de l'un ou de l'autre, mais le plus souvent, il n'y avait dans leurs yeux aucune expression ; ils étaient ouverts sur le vide, ou bien l'on eût dit les points où l'intérieur chaud de ces hommes, autour de quoi se tendaient leurs corps de métal, était à découvert. Quelquefois, levant les yeux, on surprenait pourtant l'un de ces regards, pensivement appuyé sur vous, comme s'il représentait des situations qui eussent pu résoudre l'énigme de cet étranger travesti ; mais à peine

découvert, il perdait presque aussitôt cette expression sondeuse et appliquée, vacillait un instant en un désordre de sentiments, se concentrait aussi vite que possible en un vigilant regard d'animal, jusqu'à ce que la belle gravité du visage reprît la stupide expression du quêteur de bakchich et sa niaise aptitude à se décomposer et à s'avilir à volonté, en signe de remerciement. Mais cet avilissement que les voyageurs portent depuis longtemps sur la conscience s'accompagnait le plus souvent de la revanche correspondante, car l'homme manquait rarement de lever par-dessus l'étranger un mauvais regard de haine dont l'éclair en appelait à quelque complicité voisine.

Plusieurs fois déjà, j'avais observé le vieux qui était accroupi à la poupe de la barque. Ses mains et ses pieds s'étaient rejoints en une intimité confiante et, entre eux, allait et venait, dirigée et maintenue, la barre du gouvernail qui avait sa tâche particulière. Le corps, dans ses vêtements sales et déchirés, ne valait pas qu'on

s'y arrête ; le visage, sous le turban fatigué dont les morceaux étaient emboîtés les uns dans les autres comme les parties d'une longue-vue, était si plat que les yeux semblaient en découler. Dieu sait ce qu'il y avait en lui ; il semblait capable de vous transformer en quelque chose de répugnant. Je l'eusse volontiers examiné plus attentivement, mais lorsque je me retournais, je le sentais aussi proche de moi que ma propre oreille et il était malaisé de l'observer de si près. De plus, le spectacle du fleuve qui venait largement à nous, ce bel espace figurant en quelque sorte un avenir ininterrompu où nous nous insérions, était si digne d'une attention continue et si bienfaisant que je délaissai le vieux et que je me mis à observer avec d'autant plus de plaisir les mouvements des jeunes hommes qui, malgré toute la violence de leur effort, n'en perdaient pas de vue la régularité. Leur effort était en ce moment si grand que ces garçons se levaient chaque fois de leurs sièges, à l'extrémité des barres solides, en les tirant à eux, et qu'un pied appuyé contre la banquette avant, ils se jetaient violemment en arrière tandis que les huit pales se

frayaient un passage à travers le courant. En même temps, ils énonçaient une sorte de nombre pour rester en mesure, mais leur effort était chaque fois si grand que leur voix expirait ; quelquefois, il fallait tout simplement surmonter cette pause, mais il arrivait d'autres fois qu'une intrusion imprévisible, que nous éprouvions tous très particulièrement, vînt non seulement rythmiquement à leur aide mais encore, ainsi qu'on pouvait le remarquer, rebroussât en quelque sorte les forces qui étaient en eux, de telle sorte que, soulagés, ils entamaient des réserves encore intactes : ainsi, un enfant qui s'est attaqué avec ardeur à une pomme, se remet à manger, tout radieux, en découvrant qu'une moitié de la pomme qu'il tient est encore intacte jusqu'à la pelure.

Je ne puis à présent passer plus longtemps sous silence l'homme qui était assis sur le bord droit, en avant de notre barque. Je crus finalement pressentir l'approche de son chant, mais il est possible que je me sois trompé. Il élevait tout à

coup la voix, à intervalles fort irréguliers, et nullement lorsque l'épuisement gagnait ses compagnons ; au contraire, il arrivait plus d'une fois que son chant les trouvât tous vaillants, voire exubérants, mais il n'en était pas moins dans son droit ; il arrivait à point nommé. Je ne sais pas dans quelle mesure les sentiments de notre équipage lui parvenaient ; l'ensemble était derrière lui, il tournait rarement la tête et c'était sans conséquence appréciable. Ce qui semblait exercer sur lui de l'influence, c'était le pur mouvement qui se rencontrait dans son sentiment avec le lointain ouvert auquel il s'était livré, mi-résolument mi-mélancoliquement. En lui l'élan de notre embarcation et la force de ce qui venait à notre rencontre s'équilibraient sans cesse – parfois il y avait un excédent : alors il chantait. La barque surmontait la résistance ; mais lui, le magicien, il transformait l'insurmontable en une suite de longues notes flottantes, qui n'étaient ni d'ici ni d'ailleurs, et que chacun accueillait. Tandis que son entourage ne cessait de s'en prendre à l'immédiat et au palpable, et de le surmonter, sa voix entretenait le rapport avec ce

qu'il y avait de plus lointain et nous y accrochait jusqu'à ce que nous fussions entraînés.

Je ne sais comment cela se fit, mais soudain cette image me fit comprendre la situation du poète, sa place et son efficacité dans le temps. Je sus que l'on pouvait tranquillement lui disputer toutes les positions, hors celle-là. Mais là il fallait qu'on le tolérât.

Table

Lettres à un jeune poète	4
Sur le jeune poète	72
Sur le poète	87

Cet ouvrage est le 8^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.